

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II.) Collège Joliette, Samedi 15 Décembre 1877. (No. 7.)

HISTOIRE DE FRANCE.

LES CARLOVINGIENS.

Étude Historique.

(Suite et fin.)

Une fois Charlemagne disparu de la scène du monde où il occupait une place immense, l'empire fondé par ce grand homme marcha vers sa décadence. Les peuples que sa main puissante avait su conserver dans l'obéissance, commencèrent à remuer, et les divisions qui n'avaient osé se produire du vivant du célèbre empereur, éclatèrent avec fureur peu de temps après sa mort. Louis le Débonnaire, dépourvu des grandes qualités de son père, se vit écarté sous le redoutable fardeau du gouvernement de l'empire. Durant les premières années de son règne, le souvenir encore vivace de Charlemagne suffit pour maintenir l'ordre et la tranquillité, mais bientôt la faiblesse et l'incapacité du nouveau roi apparurent avec la plus entière évidence. Voyant de toutes parts son autorité méconnue, Louis le Débonnaire crut consolider son pouvoir en partageant l'empire entre ses trois fils, renouvelant ainsi une faute qui avait déjà été si préjudiciable aux descendants de Clovis. Pour comble de malheur, ce partage dut être annulé plus tard pour permettre à l'empereur de former un apanage à son fils Charles qu'il avait eu d'une seconde alliance. Se croyant lésés dans leurs droits, les trois aînés entreprirent une guerre impie contre leur père et le firent déposer. On vit même l'héritier de Charlemagne subir l'humiliation d'une pénitence publique. Abreuvé des plus cruels chagrins, Louis le Débonnaire s'éloigna sans gloire et laissa ses états en proie aux discordes civiles.

Charles le Chauve, devenu roi des Francs, et Louis le Germanique s'unirent contre Lothaire, empereur et

roi d'Italie. La querelle se vida dans les plaines de Fontenay. Lothaire fut vaincu et une grande partie de la noblesse d'origine germanique resta sur le champ de bataille. Cette horrible boucherie épuisa d'un seul coup les forces des différents pays qui avaient marché à la voix des princes carlovingiens. La paix se conclut à Verdun en 843. L'empire de Charlemagne fut divisé en trois grands états indépendants : la France, l'Allemagne et l'Italie.

Le traité de Verdun, en mettant fin à la lutte sanglante que se livraient les fils de Louis le Débonnaire, ne devait pas faire renaitre l'ordre et la prospérité en France. Une nouvelle calamité vint fondre sur ce pays avant qu'il eût pu se relever de ses désastres précédents. Les Normands, pirates hardis venus du Danemark et de la Scandinavie, se jetèrent sur ce malheureux royaume pour s'en partager les dépouilles. Gouvernée par un monarque indolent et incapable, la France vit ces hordes barbares débarquer sur ses côtes sans défense et dévaster impunément ses plus riches provinces. Au lieu de protéger son royaume, au lieu de chasser ces pillards étrangers par la force des armes, le roi acheta leur retraite à prix d'argent. O honte ! Qu'étaient devenus la francisque de Clovis et le glaive de Charlemagne ?

Les invasions des Normands ne furent pas les seuls embarras de Charles le Chauve. Les Seigneurs profitant de sa faiblesse, se révoltèrent contre lui. Le roi, dépourvu de tout prestige, n'inspirait plus ni crainte ni respect. Aussi dans une assemblée tenue à Kierzy-sur-Oise, en 877, les seigneurs obligèrent-ils Charles le Chauve à leur accorder des concessions qui annulaient complètement l'autorité royale. Maîtres absolus dans leurs fiefs héréditaires, quelques-uns d'entre eux se rendirent plus puissants que le roi. Le régime féodal se développa rapidement : il forma pour ainsi dire une chaîne de protecteurs et de protégés, liés entre eux par des devoirs réciproques nettement définis par une législation spéciale. Ce système a été très-diversément

apprécié par les historiens ; il a eu, comme toutes les institutions humaines, ses bons et ses mauvais côtés.

Après la mort de l'empereur Louis II, Charles le Chauve avait obtenu du Pape Jean VIII la couronne impériale qui ne devait pas reposer longtemps sur une tête aussi indigne de la porter. Le faible monarque mourut au pied du mont Cenis, après avoir essayé de défendre l'Italie contre les incursions des Sarrasins. Son fils Louis II, ainsi que Louis III et Carloman, qui passèrent successivement sur le trône, n'eurent ni la force ni le temps de réparer les désastres passés. Les seigneurs, voyant l'abaissement de la patrie, n'osèrent confier le pouvoir à Charles le Simple, jeune enfant incapable de régner, ils offrirent la couronne à l'empereur Charles le Gros qui réunit ainsi sous son sceptre tout l'empire de Charlemagne. Les espérances de la nation furent cruellement déçues. Charles le Gros parut avec une nombreuse armée sous les murs de Paris qui se défendait héroïquement contre les Normands ; mais, au lieu de lancer contre les envahisseurs ses troupes impatientes de combattre, le lâche monarque éloigna l'ennemi à prix d'argent. Cette conduite honteuse le déshonora aux yeux de ses sujets, il fut déposé à la diète de Tribur et, devenu l'objet du mépris public, il mourut peu de temps après, délaissé de tous.

La déposition de Charles le Gros fut le signal du démembrement définitif de l'empire fondé par Charlemagne. L'histoire assigne à la dislocation de ce vaste empire des causes nombreuses dont les principales sont évidemment : l'incapacité notoire des descendants du grand empereur et les différences profondes de mœurs et d'intérêts qui mettaient à l'union de ces peuples un obstacle presque insurmontable.

Charles le Simple, alors âgé de quatorze ans, monta sur le trône de France, bien qu'on lui eût suscité pour rival le comte Eudes, qui s'était brillamment distingué dans la défense de Paris contre les Normands. Simultanément élus, les deux rois conclurent un traité en vertu duquel ils se partagèrent le royaume. Eudes descendait de Robert le Fort ; l'on voit ainsi cette famille, qui fut la tige des rois de la troisième race, arriver une première fois jusqu'au trône dont elle devait finir par exclure les Carolingiens. A la mort d'Eudes, Charles le Simple resta seul en possession du pouvoir, mais, ne pouvant asseoir son autorité dans les provinces du nord, il songea, pour contre-balancer l'opposition constante des seigneurs, à se faire un appui de ces mêmes Normands qui avaient tant de fois porté le fer et la flamme dans le cœur de la France. Ces barbares, d'ailleurs, fatigués de la vie errante qu'ils menaient, semblaient décidés à se ranger sous les lois de la civilisation. Charles le Simple accueillit avec empressement les ouvertures de Rollon, leur principal chef, et lui céda à titre de

chef et sous la condition d'embrasser le christianisme, la riche province de Neustrie qui prit dès lors le nom de Normandie. Une révolte des seigneurs francs fit tomber le malheureux monarque entre les mains du comte de Vermandois, qui l'enferma par trahison dans la tour de Péronne.

Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France, fit aussitôt élire Raoul, son beau-frère, que les provinces du midi refusèrent constamment de reconnaître. Après la mort de ce prince, Hugues eût pu prendre le titre de roi, mais, redoutant une formidable opposition, il préféra conserver la couronne aux descendants de Charles Martel, tout en se réservant la réalité du pouvoir. C'est ainsi que l'on vit successivement passer sur le trône Louis IV, Lothaire et enfin Louis V, dont les règnes sans gloire rappellèrent la plus triste période de la décadence mérovingienne. La race de Charlemagne était avilie ; la couronne devait appartenir désormais au plus puissant des seigneurs et, en 987, après la mort de Louis V, Hugues Capet, fils et successeur de Hugues le Grand, fut proclamé roi, à l'exclusion de Charles de Lorraine que l'on jugea indigne de régner. Tel fut l'avènement de la troisième dynastie des rois de France, celle de Capétiens.

Il existe une grande analogie entre les destinées des deux premières races. Après avoir jeté le plus vif éclat à leur origine, on les voit déchoir et s'éteindre graduellement par l'effet de causes à peu près semblables. Dans l'un et dans l'autre cas, la succession de la dynastie expirante est recueillie par une race nouvelle et valeureuse qui s'élève à côté du trône et en gravit insensiblement les degrés.

CHARLES DE LANAUDIÈRE—*Rhétorique.*

NOTRE JEUNESSE,

L'Espoir de la Patrie.

Depuis un demi-siècle, le Canada a marché à pas de géant, dans les voies du progrès ; à l'exemple de la grande république sa voisine, il a invité ses enfants à la conquête des sciences et des arts. Si avant cette époque, nous remarquons peu d'avancement dans ces branches, nous n'aurons pas raison de nous en étonner, car la littérature et les arts sont enfants de la civilisation, et on ne les rencontre que chez les peuples qui, après avoir travaillé suffisamment pour leurs besoins, peuvent se livrer aux choses de luxe et d'agrément. Avant d'être artistes, il faut que les hommes soient artisans ; c'est assez dire que dans les premiers temps du pays et dans les quelques années de troubles qui suivirent la conquête, nos pères durent être entièrement préoccupés des soins matériels et des choses né-

cessaires à la vie. Tout ce que nous savons de ces temps primitifs, nous porte à croire que les colons, entièrement livrés aux préoccupations matérielles, s'adonnaient peu aux choses de l'intelligence. Ouvriers, laboureurs ou négociants, ils eurent à défendre leurs propriétés et leur vie, que des lois mal assises ne protégeaient que faiblement. Les temps et les choses sont changés, notre pays si chétif à son aurore, possède aujourd'hui une organisation vigoureuse, sa voix jadis si faible a pris de l'ampleur et ses accents retentissent harmonieusement aux oreilles de tout Canadien. Aux poètes elle demande des chants, aux peintres et aux sculpteurs des toiles et des marbres, aux architectes des temples, aux musiciens des harmonies. Cette voix de la patrie sera-t-elle entendue ? Ces désirs exprimés seront-ils exaucés ? Verra-t-on surgir de ces génies créateurs qui doteront notre Canada de chefs-d'œuvre comparables à ceux que possède l'Ancien Monde ? Les plus belles espérances sont notre partage, car qui peut affirmer que parmi les nombreuses troupes de jeunes gens qui encombrant nos maisons d'éducation, il ne se trouve point des orateurs, des poètes et des écrivains ?

Plus l'enfant est jeune, plus l'affection qu'il a pour sa mère, est tendre et généreuse. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait tend à prouver son amour envers celle qui l'aime et qui lui a enseigné à aimer. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour répondre aux besoins de sa mère. L'amour de la Patrie est une branche greffée au tronc de l'arbre de l'amour maternel, il grandit et se développe avec lui. Ce que l'enfant ferait pour sa mère, le jeune homme le fera pour la patrie, aussi jamais on ne le voit verser plus généreusement son sang que lorsqu'il combat pour la cause de cette patrie qui a toutes ses affections. L'homme à l'âge mûr combat aussi pour la même cause, mais ses luttes et ses combats ont pour objet principal la conservation du foyer et la paix de la famille ; le jeune homme, au contraire, n'est mu par aucun autre mobile que la gloire de maintenir une couronne sur le front de celle qui lui donna un berceau.

La jeunesse est l'espoir de la patrie, crie-t-on de toutes parts. Tel est le mot magique jeté en pâture à cette génération à peine sortie des langes de l'enfance et qui ne voit l'avenir qu'à travers les rêves dorés de l'espérance. Elle n'a pas encore heurté les tristes expériences de la vie, elle ne sait pas encore combien de mécomptes cette grande institutrice lui réserve. Le mot expérience est vide de sens pour elle ; c'est pour cela que beaucoup de jeunes gens s'élançant dans le monde n'ayant pas la moindre notion de cette science de la vie, qui fait tourner les fautes mêmes du passé au profit de l'avenir, et qui apprend à se servir des hommes et des choses. Qu'arrive-t-il souvent ? Faute d'une main habile pour diriger ces instruments, ils se gâtent et s'émeussent et ce qui devait faire la gloire du jour, devient le rebut du lendemain.

Au Canada comme ailleurs, on dit que la jeunesse est l'espoir de la patrie, et pour voir nos espérances se réaliser, on la met en état de remplir la mission qu'on lui destine. En effet, que l'on parcoure notre pays dans tous les sens, dans toutes les directions et l'on verra des institutions de tout genre où l'on prépare les jeunes gens à devenir ce que nous voulons qu'ils

soient. Rien n'est négligé : les lettres, les arts et l'industrie sont l'objet d'une attention toute spéciale de la part de nos gouvernants. En employant de telles mesures, nous atteindrons infailliblement le but que nous visons, c'est-à-dire que nous réussirons à faire de la jeunesse l'espoir de la patrie. C'est donc avec raison que nous reposons nos plus belles espérances sur ceux que nous entourons de tant de soins. En effet, quel est celui qui, plus que le jeune homme, mérite de porter les espérances de la patrie ? Ce n'est certainement pas le vieillard qui laisse tout et que tout laisse. Cet homme du passé plie et gémit sous le lourd fardeau de ses stériles souvenirs, dont le nombre et le poids l'accablent. Ses passions amorties n'excitent plus ses désirs, ses convoitises ont diminué avec ses facultés physiques, l'expérience lui a successivement apporté ses leçons, ses conseils, il se reconnaît inférieur à toute tâche qu'on lui propose et réunit toutes ses forces pour se préparer à faire le passage redoutable du temps à l'éternité. Son sang refroidi lui fait chercher le calme et fuir les émotions. Peu ambitieux, il se contente du respect dont on environne sa tête dépourvue, et jamais il n'est plus heureux que lorsqu'il rencontre un ami qui prise ses œuvres et loue ses travaux. Il fait lui-même avec délicatesse les récits merveilleux qui sont l'histoire de son passé "*laudator temporis acti*." Il sait qu'il marche sur les bords d'une tombe où chaque pas fait ébouler le terrain ; soucieux et pensif, il recherche souvent la compagnie de ceux dont les rires et la gaieté peuvent déridier son front et il est prodigue d'affection envers celui qui se montre avide de ses conseils.

Nous comptons dans notre population un grand nombre de citoyens qui sont arrivés à cette phase de la vie que l'on appelle la vieillesse. Parmi ces derniers nous apercevons, dispersés çà et là, un petit nombre de ces miliciens courageux mais indisciplinés qui, en plusieurs campagnes successives, ont défendu nos foyers contre l'invasion de l'ennemi. Le gouvernement fédéral a fait preuve de gratitude en votant à ces vétérans une modique pension annuelle qui, outre le support qu'elle apportera à leur vieillesse, prouvera à nos neveux que leurs pères furent des héros envers qui la patrie se montra reconnaissante. De ce que nous avons dit un mot à la louange des miliciens de 1812, il ne faut pas inférer qu'eux seuls aient bien mérité de la patrie ; non, telle n'est pas notre pensée, car beaucoup d'autres de nos compatriotes sont descendus dans la tombe, emportant avec eux de nombreuses couronnes de lauriers gagnées au service de la cause nationale. Ils laissent après eux des travaux gigantesques faits pour asseoir les lois qui nous régissent et défendre nos droits et privilèges. On ne doit cependant plus rien espérer des quelques vieillards maintenant dissimulés dans les rangs de notre société, et qui ont mêlé leur nom à toutes les grandes entreprises tentées pour la gloire du nom canadien, car ils se trouvent aujourd'hui paralysés par l'aspect du tombeau qui les attend. Ils ont tout donné et il ne leur reste plus qu'à recueillir les applaudissements de ceux dont ils devront être les modèles et les précepteurs.

Si la patrie n'a rien à attendre du vieillard qui lui demande un cercueil et des souvenirs, vers qui tournera-t-elle ses regards ? Sera-ce vers l'homme arrivé

à l'âge mûr ? C'est en vain qu'elle l'appelle ; complètement perdu dans le tourbillon des affaires, il ne résistera que bien difficilement au torrent qui l'entraîne. Sans doute la patrie a droit d'être fière de plusieurs de ses enfants qui l'ont illustrée par leurs talents et par leurs travaux. Mais le nombre en est-il aussi considérable qu'il pourrait l'être ? Beaucoup sont entrés dans la lice, mais il y en a relativement peu qui ont atteint le but, faute de travail et de persévérance. Les hommes que nous appelons avec raison nos gloires nationales passent et ils achèvent de passer ; déjà ils cèdent le pas et semblent réclamer le silence et la retraite. Dans leur repos, ils pourront applaudir aux généreux efforts d'une brillante jeunesse dont ils se proclameront les dignes prédécesseurs. Plongeant un regard prophétique dans l'avenir, ils prédiront à leurs neveux qu'à eux est réservé l'honneur de faire monter le Canada au sommet de l'échelle sociale, sur les degrés de laquelle tous les peuples de la terre se succèdent les uns après les autres. Personne n'ignore que depuis leur apparition sur la terre, et les arts ont vu bien des migrations et sont devenus les hôtes de bien des peuples ; l'Égypte leur donna un berceau, la Grèce et l'Italie cultivèrent leur enfance et connurent la vigueur de leur âge mûr, la France, l'Allemagne et l'Angleterre abritèrent leur vieillesse, il incombe à l'Amérique de clore leur paupière et de recueillir leur dernier soupir. En effet, qui oserait disputer aux échos de notre majestueux St. Laurent l'honneur de répéter les accents du dernier chant du cygne ? Quoi de plus pur que le cristal de ses ondes pour laver et purifier cet illustre voyageur de toutes les souillures qui auraient pu ternir l'éclatante blancheur de son plumage, pendant qu'il volait à travers les siècles ? Quoi de plus propre à inspirer les chants que la beauté de notre Ciel et le spectacle d'une nature que Dieu s'est plu à orner des dons les plus magnifiques ?

Elles sont donc glorieuses les destinées qui attendent notre pays, déjà si prospère malgré tous les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route. Avouons-le, si les signes qui apparaissent sur la terre et dans le ciel ne nous trompent point, Jésus-Christ se prépare à un grand déploiement de sa puissance et de sa justice, et comme il se sert toujours de l'homme pour traiter avec l'homme, on peut dire avec raison que belle et sainte est la mission réservée à la jeune génération. Ce que nos pères n'ont pas fait ou ce qu'ils n'ont pu faire, sera accompli par leurs neveux. Plus heureux que leurs devanciers, les jeunes gens de nos jours sont forts de toute l'expérience qui leur a été léguée par les siècles passés ; ils ont en main tous les moyens fournis par le présent et ils entrevoient avec enthousiasme les espérances de l'avenir. À cet âge, on ne redoute ni le travail ni les rudes épreuves. Un sang vif et bouillant excite le cerveau et fait battre le cœur, le visage toujours animé par les rires, toujours embelli par les teintes brillantes de la santé, reflète la joie du cœur et la vigueur du corps. Ce qui manque à la vieillesse et à l'âge mûr, le jeune homme le possède abondamment ; ses souvenirs sont encore frais, ses espérances fortes et légitimes. Chez lui le passé et l'avenir se touchent de si près qu'ils semblent se donner la main ; il n'a qu'à se retourner pour saisir le passé, il n'a qu'à tendre la

main pour cueillir les plus belles espérances.

Ah ! puisse la jeunesse canadienne comprendre sa mission. Aux jeunes gens est réservée la tâche de faire connaître le vrai du faux, de séparer le bien du mal qui sont mêlés aujourd'hui dans une étrange confusion. Ils se trouvent en face de bien des ruines, mais, comme des architectes intelligents, ils conserveront ce qu'il y a de bon dans l'édifice de la société et nettoieront le sol de tous les matériaux inutiles qui l'encombrent. Ils affermiront l'édifice social sur cette base éternelle et immuable que les hommes peuvent bien ébranler quelques instants, mais que tous leurs efforts ne pourront jamais renverser, sur cette base qui, de temps immémorial, a supporté toutes les grandeurs de notre Canada et a servi de fondement à notre histoire. Que les jeunes gens reconnaissent bien leur mission, car la justice de Dieu les suivra partout où ils iront, les événements suivront aussi la pente qu'ils leur traceront. Qu'ils se préparent dans le silence et la retraite, qu'ils grandissent sous les toits qui les abritent, faisant d'immenses provisions pour l'avenir. A eux de recueillir avec un religieux respect les sages leçons qui leur sont données, et de profiter de l'expérience de ceux que la religion a commis à leur garde. Oh ! jeunes gens que nous appelons avec orgueil l'ESPOIR DE LA PATRIE, ne soyez jamais du nombre de ceux qui s'aiment et se recherchent eux-mêmes et qui, selon l'expression du prophète, ont résolu de tenir leurs yeux abaissés vers la terre et de ne regarder qu'elle. Tenez vos regards levés vers Dieu, afin que les communications que le divin Sauveur a établies entre le Ciel et la terre ne soient jamais interrompues, que vos lèvres sachent prier, que votre cœur apprenne à aimer. À votre âge la racine du bien et du mal prend facilement au cœur et une étincelle de ce feu divin que Jésus-Christ est venu apporter à la terre suffit pour allumer dans vos âmes le désir et l'amour de la vertu. Chez vous, chaque bonne action peut devenir le principe d'une habitude ; songez que vos actes sont des causes, tandis que ceux des vieillards sont des conséquences. L'âge ne donne pas la volonté, mais la volonté s'acquiert par le sacrifice et l'abnégation.

Lorsque l'aigle prend des plumes, sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau d'où il jette un premier regard sur la nature. Il mesure ses forces et examine longtemps la distance qu'il veut franchir dans son premier essor. Comme l'aiglon, pesez et réfléchissez longtemps sur les conséquences des premiers actes que vous poserez en entrant dans la société ; il suffit d'un faux bond pour affaiblir le corps et dépoussiérer l'âme. L'aigle soulève aussi la tête de ses petits et les force à envisager le soleil ; si leur prunelle demeure ferme et immobile en face de cet astre radieux, elle redouble de soins et de tendresse pour sa progéniture. Ce que l'aigle fait pour ses nourrissons, la religion l'a fait avec profusion pour vous. Aux premières lueurs de votre intelligence, elle vous a appris à lever vos regards vers le soleil de Justice qui doit éclairer toutes vos démarches, réchauffer votre courage et couronner tous vos efforts. Que votre devise soit celle de la *Voix de l'Écolier* : HONNEUR, RELIGION, PATRIE. Allez votre route et ne laissez aucune parcelle de votre Honneur

aux ronces du chemin ; aimez Dieu et vous serez par sa grâce ce que vous désirez être ; servez la Patrie et cette mère si tendre tressera de ses propres mains des couronnes de lauriers qu'elle déposera avec bonheur sur le front de ses enfants.

J. O. G.

EXCURSION A LA TRAPPE.

(Suite et fin.)

Je croyais que ma tournée d'inspection devait se terminer là ; j'avais déjà tant vu ! Je fus donc agréablement surpris quand mon guide, type accompli de complaisance et d'urbanité, m'annonça qu'il allait m'introduire au cœur même du cloître et me faire visiter les replis les plus intimes du monastère. Les Trappistes, comme les Ordres religieux en général, n'ont rien à cacher. Leur vie, pure comme la lumière du ciel, austère comme celle des ascètes de la primitive Eglise, n'a point à redouter le regard du mondain, fût-il indifférent ou hostile.

Après avoir traversé une longue galerie, nous entrâmes dans le jardin privé, encaissé entre de hauts bâtiments et constituant le point central de l'Abbaye. C'est là que se trouve le cimetière de la Trappe. Rien n'est poétique comme cet enclos vénéré, entouré d'une haie de buis, placé au milieu de charmants parterres où s'épanouissent les fleurs les plus fraîches et les plus riantes. Il semble que les Religieux aient voulu rassembler autour de leur champ de repos, tout ce que l'art de leurs jardiniers pouvait produire de plus délicieux.

Rien n'est à la fois simple et éloquent comme ces petites croix de bois qui surmontent chaque tombe ; seul mausolée digne d'un Trappiste ! humbles monuments qui semblent retracer toute une vie d'austérités et de sacrifices ! modestes et pieux souvenirs dont quelques-uns tombent en ruines de vétusté et auxquels ce délabrement même imprime un caractère encore plus touchant et plus vénérable !

Rien n'émeut l'âme comme l'aspect de cette fosse toujours ouverte qui semble impatient d'engloutir une victime. Mais ces hommes pleins de foi, qu'aucun lien n'attache plus au monde, envisagent sans frémir cette tombe béante : ils l'aiment comme le lieu de leur repos, ils la saluent comme un symbole de délivrance ! Pour eux, la mort n'est point, comme pour l'athée, une nuit sans lendemain ; c'est le terme et la récompense de leurs travaux, l'heureux achèvement de leur triste pèlerinage, l'aurore radieuse du grand jour de l'éternité !

Au sortir du jardin privé, mon guide me fit traverser une vaste galerie où se trouvent échelonnées les stations du Chemin de la Croix. Nous passâmes de là dans la Chapelle que je n'avais pu voir encore que du haut de la tribune. Le chœur est vraiment beau : ses grandes stalles sculptées, la haute grille de fer qui le sépare de la nef, l'aspect sévère du maître-autel, le demi-jour qui y règne

constamment, tout cela donne au sanctuaire un cachet vraiment religieux.

Nous montâmes ensuite à l'étage pour visiter les dortoirs. Il est impossible, en jetant les yeux sur les pauvres couchettes où les Trappistes prennent leur repos, de ne pas rougir de notre sensualité. Et pourtant la cloche impitoyable vient chaque nuit arracher les moines à ces pauvres lits si incommodes, à l'heure où le sommeil paraît le plus indispensable à l'homme !

Le Père hôtelier me conduisit ensuite au réfectoire des Religieux : le dîner y était préparé ; une portion de potage, un morceau de pain sec et un gobelet de bière, tel est le menu invariable de leur repas principal. Il y a loin de là à la folle prodigalité des banquets mondains et cependant à l'heure de leur dîner, les Trappistes sont à jeûn depuis la veille, et les uns ont employé une partie de la nuit au chant de l'Office, tandis que les autres ont exécuté les plus rudes travaux !

Nous passâmes ensuite dans le " grand réfectoire des étrangers " qui ne s'ouvre que lorsqu'il y a affluence de visiteurs. On y voit, outre quelques toiles antiques, un beau portrait de Mgr. l'Archevêque de Malines et plusieurs diplômes constatant les succès remportés par les produits agricoles de l'Abbaye aux expositions provinciales ou internationales. Enfin il m'aurait fallu encore visiter la bibliothèque qui, au dire de mon guide, renfermait de nombreuses curiosités et des volumes de prix, mais le Père bibliothécaire étant absent, je dus, non sans regret, renoncer à ce plaisir.

Mon inspection était entièrement terminée ; j'avais passé plus de trois heures à parcourir les diverses parties de l'Abbaye ; à chaque pas j'avais rencontré de nouveaux sujets d'édification, partout j'avais trouvé les témoignages les plus authentiques de la sainteté de ces bons Religieux.

Après avoir pris mon dîner en compagnie du Père hôtelier, je me disposai à quitter la Trappe. Malgré mes protestations, l'obligeant cénobite voulut me conduire jusqu'à la sortie du monastère. Parvenu là, il me serra cordialement la main, me souhaita bon voyage et me fit le seul présent qu'un pauvre moine puisse faire : la promesse désintéressée de prier pour moi. Je le remerciai bien vivement de toutes les attentions qu'il avait eues pour moi, je le saluai une dernière fois et je mis en route.

Quand on sort de cette porte devant laquelle expirent les bruits du monde et où ses scandales n'osent pénétrer, quand on quitte ce port tranquille où des âmes heureuses ont abrité leur vertu contre les dangers du siècle, on appréhende en quelque sorte de se lancer de nouveau sur cette mer si fertile en naufrages, et l'on ne peut s'empêcher d'envier la douce paix des âmes d'élite que Dieu a appelées à cette sublime vocation.

O vous qui avez eu la patience de me suivre pas à pas dans cette rapide excursion, puissiez-vous avoir appris à aimer davantage notre sainte Religion. Elle seule a inspiré le dévouement héroïque de ces hommes dont vous avez pu contempler la vie et admirer les vertus. N'oubliez jamais que ces Religieux si souvent décriés par les mondains, s'immolent pour leurs frères coupables et arrêtent par leurs prières et leurs larmes le bras vengeur de Dieu.

INFORMATIONS DIVERSES.

Il survient, pendant l'année scolaire, des époques de calme plat que ne signale aucun incident de nature à être relaté, aucun fait assez intéressant pour mériter l'honneur d'un compte-rendu ou même d'une simple mention. Nous traversons en ce moment une de ces périodes : la chronique de la quinzaine est donc pauvre ou plutôt complètement nulle.

S'il est vrai de dire que les peuples les plus fortunés sont ceux qui n'ont pas d'histoire, est-il permis d'en induire que ces semaines tout-à-fait ordinaires, où rien ne vient déranger la marche imperturbable du "despote" qui a nom RÉGNIER, sont les plus heureuses pour l'écolier ? Nous soumettons cette question à la sagacité de nos philosophes. Sans rien préjuger, nous croyons pouvoir dire que ces semaines silencieuses, uniformes, monotones, dépourvues d'éclat, sont, plus que les autres, riches en fruits de toute nature : rien ne distrair l'élève de ses études, il est tout entier à ses travaux de classe, il se fait mieux à ces habitudes d'ordre et de ponctualité qu'il vient acquérir au Collège et qui lui permettent, dès l'âge le plus tendre, d'envisager d'une manière pratique le côté sérieux de la vie.

LISTE DES ELÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ EXCELLENTE PENDANT LE MOIS DE NOVEMBRE 1877.

COURS LATIN.

Philosophie.—P. Lamarche, St. Esprit ; T. Plante, St. Gabriel ; E. Bellehumeur, Joliette ; C. Dugas et F. Dugas, St. Liguori ; A. Lacasse et J. Deschênes, Ste Elisabeth ; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

Rhétorique.—M. Tellier et J. Parent, Ste. Mélanie ; W. Ferland, Pembroke ; M. Hamelin, St. Gabriel ; A. Morin, St. Jacques ; A. Dugas, Chertsey.

Belles-Lettres.—N. Préville, St. Alphonse ; J. Landry, St. Ambroise ; E. Lessard et A. Durand, St. Jean de Matha ; E. Foucher et N. Delorme, St. Jacques ; D. Desrosiers et O. Joij, Ste. Elisabeth ; J. Magnan et A. Lavallée, Berthier ; J. Mercure, Ste. Julienne ; J. Beaudoin, Joliette ; T. Dugas, Chertsey ; L. Sylvestre, Ile Dupas ; A. Dauphin, St. Cuthbert ; F. X. Desnoyers, Montréal ; F. Lavallée, St. Norbert.

Méthode.—A. Manseau, Drummondville ; L. Vigneault, St. Ambroise ; E. Perreault et A. Turcotte, Joliette ; E. Laferrère, St. Cuthbert ; A. Dugas et A. Desrochers, St. Jacques ; S. Dandurand, St. Esprit.

Éléments.—R. Delfausse, O. Cornellier et P. Prud'homme, Joliette ; H. Colin, St. Esprit ; A. Beaudry, St. Alexis ; M. Gervais, E. Gervais, R. Magnan et O. Gadoury, Berthier ; S. Rochette, St. Barthélemy ; A. Fitzpatrick, St. Ambroise ; V. Bourgeault, H. Grandpré et J. Désy, St. Cuthbert ; J. Brouillet, St. Thomas ; J. Ferland, Lanoraie ; J. Molumby, Lanaboro, Mass.

COURS COMMERCIAL.

4me Année.—[Classe d'affaires.] F. X. Brûlé, St. Dida-ce ; M. Laprohon et G. Laurier, Joliette.

3me Année.—E. Guibeau et J. Lavallée, St. Norbert ; O. Lavallée, Berthier ; H. Melançon, H. Desrochers et C. Desrochers, St. Jacques ; D. Généreux et A. Vigneault, St. Ambroise ; U. Chaussé et C. Guilbault, Joliette ; A. Boyce, St. Antoine ; R. Laurendeau, St. Gabriel ; G. Maxwell, St. Damien ; L. Laporte, St. Liguori ; N. Poirier, St. Felix de Valois ; J. Lessard, St. Jean de Matha.

2me Année.—A. Melançon et O. Landreville, St. Jacques ; L. Perreault, St. Paul ; A. Lafortune, J. Richard, B. Arbour et L. Crilly, Joliette ; A. Bertrand, Ste. Julienne ; P. Lavallée et W. Asselin, St. Norbert ; E. Landry, St. Cuthbert ; C. Imbleau et C. Davis, St. Lin.

1re Année.—E. Champagne, Berthier ; O. Casaubon, Ste. Elisabeth ; G. Gill, St. François du Lac.

LISTES DE SEMAINE.

COURS LATIN.

	Liste du 2 Décembre.	Liste du 9 Décembre.
<i>Rhétorique</i>	M. Tellier, Ste Mélanie	Chs. de Lanaudière, Joliette
<i>Belles-Lettres</i>	N. Préville, St. Alphonse	N. Préville, St. Al- phonse et G. Gagnon, Joliette
<i>Méthode</i>	E. Perreault, Joliette	E. Perreault, Joliette et A. Dugas, St. Jac- ques
<i>Éléments</i>	W. Mercier, Joliette	W. Mercier, Joliette

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 2 Décembre.	Liste du 9 Décembre.
<i>1re Année</i> Clas. d'aff.	F. X. Brûlé, St. Dida-ce	F. X. Brûlé, St. Dida-ce
<i>3e " [Franç...]</i>	E. Guibeau, St. Norbert	O. Lavallée, Berthier
<i>[Ang.....]</i>	A. Boyce, St. Antoine	O. Lavallée, Berthier et A. Proost, Joliette
<i>3e " [Franç...]</i>	H. Riopel, St. Esprit	R. Boulet, Joliette
<i>[Ang.....]</i>	R. Turcotte, Joliette	R. Boulet, "
<i>1e " "</i>	E. Champagne, Berthier	E. Champagne, Berthier

Les Messieurs dont les noms suivent, nous ont fait par-venir le montant de leur abonnement à la *Voix de l'Écolier* :

Les RR. MM. J. Huot, Curé, St. Paul l'Érmité ; V. Clément, Curé, St. Alexis ; P. Joannot, Curé, Ste. Mélanie ; E. Dugas, Curé, Chertsey ; A. Durome, Vicair, Ste. Martine.

Ernest Gagnon, Sec. Secrétaire des Travaux Publics, Québec ; Arthur McConville, Ec. Av. Joliette ; D. Desormier, Ec. N. P. Joliette ; Chs. B. H. Laprohon, Député-Sherif, Joliette.

Nous avons également reçu l'abonnement de l'Institution des Sourds-Muets, Mile End, ainsi que des Académies de St. Timothée, de St. Eustache et de St. André d'Argenteuil.

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Ce sujet inépuisable était souvent le thème de nos conversations du soir. Chacun de nous avait cueilli une fleur d'éloquence ou recueilli une perle mystique aux portes de ce palais plein de souvenirs anciens et d'enthousiasme récent.

—Avez-vous vu, nous disait le colonel, ces quarante paysans tchèques venus à pied du fond de la Bohême et conduits par deux capucins ? Aux portes de Rome, la police italienne leur fit déposer leurs insignes de pèlerinage et baisser leur bannière. Ils allèrent chez le Pape, devant lequel ils ployèrent leurs larges carrures ; puis, fortifiés par la bénédiction du Saint-Père, ils allèrent retrouver leurs insignes hors des portes de la ville et reprirent tranquillement, et toujours à pied, la route de leur patrie.

—Le pèlerinage des paysans tchèques, ajouta l'ingénieur, me paraît moins extraordinaire que celui de cette pauvre femme, venue à pied de pays lointains. Elle avait traversé les Alpes, on ne sait par quel chemin, et quand elle arriva à Rome, elle n'avait plus mangé depuis trois jours. On la releva presque épuisée, au pied du grand obélisque de Caligula, sur la place St. Pierre, puis on la conduisit à l'audience du Pape. Le lendemain, elle était prête à recommencer son incroyable voyage.

Le docteur, qui écoutait ces récits, avec son calme professionnel, nous en fit alors d'autres. En voici un : —Le jour de notre réception dans le salon de conversation, nous avons été prendre un à un congé du Saint-Père, qui nous adressa à chacun un mot aimable, une bénédiction ou les bénédiction qui lui étaient demandées. Quand vint le tour du jeune fils de M. le baron d'Anethan, notre ministre auprès du S. Siège, le Pape regarda pendant une minute l'enfant que conduisait le secrétaire de la légation belge, M. le comte Reutens ; il lui demanda s'il était confirmé, puis le grand vieillard blanc lui donna sur les joues deux petits coups de ses doigts, comme s'il eût voulu le confirmer en prévision de l'avenir. Ce regard silencieux et profond du Pontife m'a vivement frappé, et il me remettait en mémoire cet enfant que N. S. plaçait un jour au milieu des apôtres.

—Oui, docteur, je me rappelle le petit épisode de notre audience ; je me rappelle aussi que votre calme habituel avait disparu ; je vous regardais ; on ne savait si vous souriez ou si vous pleuriez. Quoi qu'il en fût, espérons que l'enfant n'oubliera jamais plus tard les deux petits coups du Pape.

—Et moi, s'écria à son tour l'aumônier de sa voix sonore, j'ai aussi mon épisode à vous raconter. Un jour, on remarquait dans la salle du trône quatorze vieillards, grands,

austères, silencieux ; plusieurs portaient de magnifiques barbes blanches ; ils formaient ensemble un groupe admirable dont les blancs vêtements tranchaient sur la pourpre austère des tentures environnantes, comme ces majestueuses processions de saints qui se détachent sur l'azur profond des vieilles absides byzantines. C'étaient les abbés de la Trappe qui venaient de tenir leur chapitre général aux Trois-Fontaines, près de la borne romaine sur laquelle fut décapité S. Paul. Quand Pie IX sortit de son appartement, porté dans sa chaise, les hommes blancs se rangèrent en demi-cercle autour du Pontife habillé de blanc comme eux, et le Père général lui adressa les hommages de tous ses frères. " Mes chers fils, répondit le Pape, dans les premiers âges de l'Église, les âmes qu'effrayait l'épreuve sanglante du martyre fuyaient au désert ; et là leur prière incessante, leurs pénitences, leurs héroïques vertus appelaient les bénédictions du ciel et soutenaient le courage de l'Église opprimée. Aujourd'hui, la persécution est plus perfide : elle s'attaque tout d'abord au désert, elle proscrie vos asiles sacrés ; elle vous empêche de lever vos mains vers le ciel ; elle a peur de vos expiations et de vos pénitences. Elle vous refuse un coin de terre pour y louer en paix le Seigneur. Faites-vous donc, fils bien-aimés, une solitude que l'homme ne puisse jamais atteindre, dans le secret d'un cœur tout pénétré de foi. Là, vous trouverez le cœur de Jésus-Christ toujours près du vôtre, pour vous encourager, pour vous soutenir, pour vous montrer le ciel. C'est en son nom, fils bien-aimés, que je vous bénis de tout mon cœur, afin que vous soyez dignes des héroïques vertus de vos prédécesseurs... " Et la procession blanche retourna dans le désert....

Voilà ce que l'on voit et ce que l'on entend dans les antichambres du Pape, au Vatican.

C'est saint Augustin, je crois, qui le premier a dit : servir Dieu c'est régner. Selon cette forte parole, Pie IX est certainement l'homme de notre temps qui règne avec le plus d'autorité morale. Jamais, depuis les siècles moyens, la voix du Pontife romain n'a été plus retentissante et plus écoutée ; l'unité des esprits auxquels elle s'adresse, dans toute l'étendue de l'Église universelle, n'a jamais été plus complète, et jamais les cœurs n'ont été plus unanimes à glorifier un pontificat distingué dans l'histoire par des particularités inouïes depuis le martyre de saint Pierre. Cette grandeur incontestable de la monarchie pontificale coïncide précisément avec l'ère révolutionnaire qui a dépouillé le Saint-Siège de son principat civil, garantie millénaire de sa primauté spirituelle. Certains esprits éclectiques et les politiciens, qui aiment à tourner les difficultés du gouvernement des choses sociales par des expédients, ont trouvé dans cette coïncidence et dans l'ensemble des faits qui se passent depuis sept ans en Italie et en Europe, des motifs pour louer sans trop de réserve la situation faite à la Papauté par la loi dite " des garanties. " Je conteste la valeur de cette louange.

On n'attend pas de moi que je fasse ici une digression sur la question si grave, si délicate et si vaste du pouvoir temporel des Papes ; mais il est naturel qu'on me demande l'impression que m'a laissée la vue de cette co-existence extraordinaire de deux puissances " souveraines " dans la

même ville. Je réponds immédiatement que le Pape est à la merci d'un coup de main des radicaux italiens. En ce sens, on peut dire qu'il est assiégé au Vatican ; il n'est donc pas libre. Le 31 mai, un *meeting* monstre fut convoqué dans la salle *Apollo*, non loin du Vatican, par le comité "républicain" de Rome, pour protester ou pour déclamer contre l'Eglise, le Pape et le mouvement prodigieux qui amenait chaque jour des milliers de pèlerins de tous les coins de la terre. Quand les Italiens déclament, il n'est pas facile de les arrêter, et je vous laisse à deviner les injures et les menaces qui sortirent de ce milieu incandescent ; un député au Parlement italien, qui en sortait, me dit : c'est infâme. Je me demande ce qui serait arrivé si quelques milliers de ces déclamateurs, bien conduits par quelques habiles ou par un audacieux, s'étaient précipités immédiatement sur le Vatican. Les voies étaient ouvertes. Ils auraient aisément culbuté les escouades de la police ; les Suisses de la demeure du Pape n'auraient pas résisté longtemps à cette foule d'enragés ; et, avant que les troupes de la garnison ne fussent arrivées, ils auraient pu "pétroter" le plus beau palais du monde. De telles éventualités ne sont pas chimériques, d'autant moins que le ministre actuel, comme l'a prouvé son récent projet sur les "abus ecclésiastiques", n'a pas au fond d'autres doctrines politiques et sociales que celles du *meeting* ci-dessus mentionné. La position "souveraine" du Pape au Vatican dépend donc de la vigilance de la police italienne et de la bienveillance du gouvernement du Roi Victor-Emmanuel.

Notez que je laisse ici de côté le point de vue primordial de la légitimité de la présence de ce gouvernement à Rome. Je ne veux envisager que les faits actuels, et je dis que le Pape est bien réellement prisonnier. Il n'est pas dans la prison Mamertine, pas plus que Napoléon III, prisonnier des Prussiens, n'était couché sur la paille à Wilhelmshöhe ; mais il est rigoureusement exact de dire que l'autorité du Saint-Siège Apostolique est matériellement prisonnière du gouvernement du Roi. Je le reconnais, celui-ci, avec une habileté toute italienne, a prétendu réaliser jusqu'en ces derniers temps plus ou moins fidèlement le programme tracé par la loi des garanties ; mais cette habileté sera-t-elle toujours maîtresse d'elle-même ? Evidemment non. D'aussi puissants intérêts, des principes aussi nécessaires que ceux que représente la Papauté dans le monde, ne peuvent pas dépendre du bon plaisir ou de l'habileté d'un gouvernement civil, dépendant à son tour de Chambres où la mobilité de l'esprit national se donne libre carrière. Quelques comparaisons me permettront de mieux faire saisir le caractère de cette observation fondamentale.

A Florence, quand nous avons voulu visiter le couvent de S. Marc, tout plein des chefs-d'œuvre de fra Angelico et des grands souvenirs de Savonarole, nous avons dû payer chacun une lire pour entrer dans cette maison illustre, qu'on appelle maintenant *Museo fiorentino di S. Marco*. Je ne puis exprimer le sentiment pénible qu'on éprouve dans cette solitude officielle, dont on a violemment expulsé les Dominicains, ses propriétaires, depuis l'époque de Cosme de Médicis, le "père de la patrie" et leur bienfaiteur. Ce sentiment a été assez bien rendu par notre ami l'ingénieur, qui en sortant dit au gardien : à Londres, la

municipalité paierait 100 livres par an à chaque Dominicain qui voudrait venir animer par sa présence les grandes et belles choses que vous gardez et qui ont perdu une partie notable de leur prix dans l'aride désert de votre musée.

P. de H.

Membre du Pèlerinage Belge.

(A continuer.)

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur.

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00

COLLECTIONS COMPLETES

DE LA "VOIX DE L'ECOLIER,"

ANNÉE 1876-1877

En vente au Bureau de ce Journal

AU PRIX DE 1 PIASTRE.

☞ Numéros séparés : 5 centins.

"LA VOIX DE L'ECOLIER"

DU COLLEGE JOLIETTE

Paraît le 1^{er} et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

☞ ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

EN VENTE à ce Bureau "Avis de Renouvellement d'Enregistrement de Droit Réel."